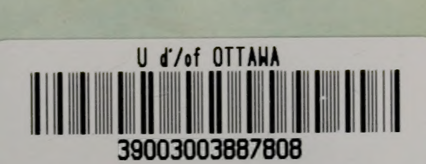
Franchet

PETITES MEDITATIONS
POETIQUES



PETITES

MÉDITATIONS POÉTIQUES

PAR

HENRI FRANCHET



LYON
LIBRAIRIE H. LARDANCHET
10, rue Président-Carnot

—

MCMXVI




688

PETITES
MÉDITATIONS POÉTIQUES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

PETITES
MÉDITATIONS POÉTIQUES

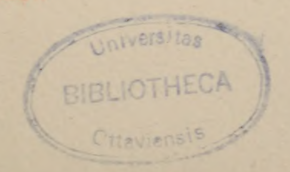
PAR

HENRI FRANCHET



LYON
LIBRAIRIE H. LARDANCHET
10, rue Président-Carnot

MCMXVI



PRÉFACE

C'est surtout en pensant aux hommes du front que le poète a fait imprimer ces pages. Si quelques pièces, dont l'une est déjà ancienne, n'ont pas été composées pour eux toutes leur suggéreront, il l'espère, des pensées utiles et réconfortantes. Le poète n'a pas l'honneur d'être l'un d'entre eux, mais il leur a consacré presque tous ses instants depuis deux années. Que ce petit livre, fruit d'un très rare loisir, soit aussi pour eux !

LA TERRE MATERNELLE

C'est pour vous, paysans, les meilleurs de ses fils,
Que je chante aujourd'hui la terre maternelle :
Vous ne la quittiez point, et vous puisiez en elle
La santé de vos corps et de vos fiers esprits.

L'amour et le labeur fidèles de vos pères
Ont fait du sol la gloire et la fécondité.
Soyez ce qu'autrefois ces hommes ont été,
Pour que les champs détruits se relèvent prospères.

N'aimez-vous point ce sol d'un amour plus puissant
Maintenant qu'il a bu le sang de vos blessures ?
Car j'ai pieusement lavé sur vos chaussures
Le mélange sacré de la terre et du sang.

La terre, paysans, votre immortelle épouse,
Attend de vous le fruit de son flanc maternel.
Gardez de suivre ailleurs un plaisir criminel
Et de trahir jamais sa tendresse jalouse.

Nos livides cités fument sous un ciel noir ;
Leurs plaisirs cherchent l'ombre et font baisser la tête.
Nos champs sous le ciel bleu gardent un air de fête,
Et leur âme s'épure à l'approche du soir.

LA TERRE MATERNELLE

Quand l'Allemand, jaloux d'une si noble terre,
Pour la vingtième fois nous imposa la guerre,
Ma France, il te souvient de quel cœur tes enfants
Se levèrent unis et déjà triomphants.
Le jour dorait encor la cime de l'année,
Mais d'un regard plus clair leur face illuminée
Donnait un nouveau lustre à la splendeur des cieux,
Et jamais ton soleil ne brilla plus joyeux.
Ineffables ardeurs que suivirent des larmes,
Nos villages détruits ou dépeuplés, nos armes
De colère émoussant leur acier le plus dur :
L'ennemi, flot vivant, s'avançait. Mais un mur,
Le mur, vivant aussi, de ta race splendide
Se raidit tout à coup, puis se ferma, rapide,
Implacable, étreignant, comme une forte main,
Les membres monstrueux du vampire germain.
L'étreinte fut atroce, et la bête, écrasée,

Rejeta sur ton sol son échine brisée ;
Mais elle s'agrippait dans ta chair, et, longtemps,
Ses ongles se crispaient et meurtrissaient tes champs.
Durant deux longs hivers de sursauts inutiles
Ses canons sans repos tonnèrent sur nos villes,
Vainement, car tes fils ont caché dans tes bras
Leur vie et leur valeur pour les derniers combats,
Et de ton cœur saignant, ô terre maternelle,
Ils sortent aujourd'hui pleins de vigueur nouvelle.

Soldats qui, revêtus de ses humbles couleurs,
Épousiez du terroir le sort et les douleurs,
Pendant cette veillée, assis avec la terre,
Vous avez à loisir pénétré son mystère.
Tandis que vous gardiez, close dans un tombeau,
La flamme où la victoire allume son flambeau,
Le sol vous enseignait l'emploi de sa journée
Et le labeur des mois dont se forme l'année.
Froid des nuits et chaleur des jours, pluie et soleil ;
La neige moelleuse invitant au sommeil ;
Et le verglas craquant, et la glace plus dure
Qui tisse plus épais son manteau de froidure
Et qui fait dans la nuit sonner le pas si lourd ;

Et l'eau, l'eau qui des cieux ruisselle, l'eau qui court
Invisible, le long d'imperceptibles veines,
Pour noyer ou leurrer l'immense soif des plaines ;
Et les ardeurs sans eau du redoutable été ;
Tout ce tourment du sol vous l'avez supporté.
Mais ne goûtiez-vous point quelque joie inconnue
A sentir du matin la caresse ingénue,
Et les pleurs de la nuit qui perlaient dans vos yeux,
A suivre des saisons le cours silencieux,
Puis, quand les soirs tombaient, à contempler sans [voiles
L'ordre mystérieux qui préside aux étoiles ?
Tous ces rêves, troublés par la voix du canon,
Soulageaient quelquefois vos souffrances sans nom ;
Car, lorsque la nature entr'ouvre son grand livre,
Il n'est être angoissé qui ne s'attache à vivre :
Alors, avec amour, la Terre, dans ses bras,
Vous pressait longuement et vous disait très bas :

« Toi qui prétends ici partager mes souffrances,
« Sauras-tu partager au moins mes espérances ?

« Je suis du genre humain la mère et le repos :
« J'ai fait vos corps, mon sol est riche de vos os.

« Vos générations, se relevant vivantes,
« Pourront me submerger de leurs vagues mouvantes,
« Comme l'eau du déluge au temps de vos anciens.
« J'ai fermé, j'ai détruit les yeux de tous les tiens.
« Ces yeux ne pleuraient plus. Votre existence est
[brève.
« Mais, si frêle et si courte, elle n'est pas un rêve,
« Et ce n'est pas en vain que l'homme aura semé
« Son cadavre au sillon d'où la vie a germé.
« Humains, humains chétifs, le sol que chacun foule,
« Plus modeste et plus fier aussi que votre foule,
« Par l'exemple constant de son humilité,
« Vous livre le secret de la réalité.
« De mon mal quotidien naît toute votre joie,
« Et c'est avec bonheur que je me donne en proie
« Aux durs baisers de l'eau, de l'air et des saisons :
« Les coteaux ont leurs vins, les plaines leurs mois-
[sons,
« Et mon acte accomplit l'harmonie éternelle
« Qui balance le monde et qui m'emporte en elle,
« Esclave si docile au maître, que jamais
« Je n'ai parlé pour dire à Dieu que je l'aimais.
« Car il te réservait, homme, pour le grand rôle
« D'être de l'univers le prêtre et la parole,

« Et de prier au nom du monde qui se tait.
« Que le Dieu des combats te garde, s'il lui plaît !
« Mais de notre commerce il faut que tu retiennes
« La sévère grandeur des tâches quotidiennes,
« L'honneur solide et vrai du devoir accompli
« Pour Dieu seul et que, seul, Dieu sauve de l'oubli.
« Que d'inconnus tombés à côté de la gloire,
« Empourprent de leur sang les lointains de l'histoire !
« Qui sut jamais, que Dieu, les pleurs qu'ils ont coû-
[tés ?
« Qui consola, que lui, les yeux qu'ils ont quittés ?
« L'homme, par la vertu, se hausse vers la cime
« D'un immense degré qui monte de l'abîme.
« Chaque marche au regard offre un être charmant,
« Mais un ordre d'en haut appelle à tout moment,
« Et, dans un sacrifice où son cœur est le prêtre,
« L'homme à l'ordre éternel va consacrant chaque être.
« Parle en ton sacrifice, et parle aussi pour moi ;
« Dis à Dieu mes travaux, mon amour, mon émoi.
« Offre à ton père, enfant, l'hommage de ta mère.
« De mon blé, de mon vin, j'ai compris le mystère ;
« Depuis le grand matin de la création,
« Tout mon labeur ne fut qu'une adoration.
« Je l'aide au rite saint, servante humble et candide,

« Et je suis devant Dieu comme un autel splendide.
« Notre commune histoire, enfant, te rendra fort :
« Je t'ai donné ta chair, et je brave la mort.

« Splendide, je l'étais, lorsque, jeune, parée,
« Sentant du Créateur la présence adorée,
« Et tremblante au toucher de la divine main,
« L'espoir et l'inconnu palpitaient dans mon sein.

« Quelle ombre les forêts projetaient dans les fleuves !
« Quelle ombre sur les monts ! Hautes, épaisses,
« Elles vêtaient le roc d'un velours ténébreux [neuves.
« Dont rien n'entrecoupait le tissu vigoureux.
« Que de trésors secrets ! que d'essences mêlées
« Se pressaient en leur nuit des cimes aux vallées !
« Oiseaux et vents causaient en l'air. Dans les buis-
« Que de bruissements d'ailes ! que de chansons ! [sons,

« Les plaines s'étendaient si vastes, si fertiles,
« Mûrissant au soleil des moissons si faciles,
« Que les grands animaux se demandaient pourquoi

« De ces champs merveilleux nul d'entre eux n'était
« Car, si dans l'univers l'homme restait à naître, [roi.
« La nature était prête à recevoir ce maître,
« Comme un parc embelli pour le retour certain
« D'un époux attardé sur quelque bord lointain.

« L'océan tout autour étalait son empire,
« Ces abîmes sans fond d'un monde où tout respire
« Et la vapeur des eaux montant sous le soleil
« Tressait un pavillon fantastique, vermeil,
« Mobile, dont les plis, étincelants ou sombres,
« Répandaient dans le jour la fraîcheur de leurs
[ombres,
« Du sol en s'épanchant détrempaient la chaleur,
« Des torrents alanguis ranimaient la valeur,
« Ou reformaient des monts la neigeuse couronne,
« Source vive abreuvant tout ce qui l'environne.
« L'éclat de la jeunesse et de la nouveauté
« Rehaussait de mon front l'étonnante beauté,
« Le ciel m'enveloppait d'une immense caresse :
« Je lui montrais la vie et toute sa tendresse.

« Ainsi resplendissait votre mère, le jour
« Que son auteur jeta sur elle un œil d'amour.

« Car Dieu même s'éprit de cette œuvre fragile ;
« D'un regard paternel il pétrit mon argile ;
« Il fit un corps très fort, et trés noble, et très beau,
« Qui ne devait jamais s'étendre en un tombeau.
« Et déjà paraissait l'aube, quand la iumière
« Vous semble encor sourire en sa clarté première.
« Le jour avec la nuit luttaient au bord des cieux ;
« L'un et l'autre en suspens regardaient anxieux :
« Alors Dieu souffla : l'homme, endormi sur sa mère,
« S'éveilla doucement, et murmura : Mon père.

« Fils du céleste amour, je connais ton chemin :
« J'entends le bruit de Dieu passant dans le jardin
« Je vois l'arbre, mon deuil, la nature voilée
« N'aidant plus qu'à regret ta misère exilée ;
« Ton Caïn évoquant le spectre au regard creux :
« Sa raee de géants aussi méchants qu'affreux,
« Et leurs fils monstrueux et si chargés de crimes

« Que les flots indignés montèrent des abîmes.
« J'ai su l'espoir permis à la femme : j'étais
« Le paradis après la faute ; j'écoutais
« Lorsqu'Abraham reçut la parole éternelle,
« Et j'aimais les cœurs droits qui se fiaient en elle.
« Je fus le Sinaï tonnant ; je fus un jour
« La montagne où Jésus vous enseigna l'amour ;
« J'étincelais de gloire au Thabor ; puis, tremblante,
« Mon maître me couvrit d'une sueur sanglante !
« Puis je fus le Calvaire, et je rendis les morts.

« Les tombes s'entr'ouvraient, laissant passer les corps;
« Un souffle si puissant soulevait la nature
« Qu'on entendait craquer son immense structure :
« La mort osait se prendre à la divinité.
« Mais le Christ apparut dans l'immortalité.

« Crois donc le sûr espoir de ta mère la Terre :
« La mort s'agite en vain. Ses fanfares de guerre
« Résonneront en vain dans l'air rouge et brûlant,
« Entassant corps sur corps en un chaos sanglant

« Et pressant d'aiguillons la race exténuée.
« Le moissonneur un soir viendra sur la nuée.
« Sa croix resplendira. C'est sa faucille d'or.
« Il viendra triomphant pour compter son trésor.
« Tous les os dispersés s'assembleront sous l'herbe ;
« Tous les morts formeront une moisson superbe ;
« Dieu brûlera l'ivraie et prendra son froment.
« Puis il me donnera quelque autre vêtement. »

25 mars 1916.

LA FIN

...sæculum per ignem.

Les forêts du passé dorment ensevelies
En un chaos profond de formes abolies :
Seul, le pic du mineur sonne dans leur repos.

Le terroir est pétri du reste de nos os.

Les monts n'offrent aux cieux que tours démantelées
Dont les merlons épars gisent par les vallées.

Mais une mère a vite oublié ses douleurs :
La terre songe-t-elle en respirant ses fleurs,
A ce mal d'enfanter qui la brûle et la mine ?
Et l'homme insouciant qui chante et qui chemine.
Lui fait-il raconter ses antiques sanglots ?

Et la mer, pense-t-elle, en usant sous ses flots
Les continents détruits, lâcher un jour sa proie ?

Ou rêve-t-elle encor la formidable joie
De noyer notre globe en son immensité ?
L'océan prétend-il avoir droit de cité
Sur notre sol, et, plein d'immondes créatures.
Souillant l'eau des sommets de ses ondes impures,
Veut-il peupler le monde en un stupide effort
D'une vie amoindrie et semblable à la mort,
Lui, faible goutte d'eau sous le ciel étendue,
Dont le soleil rieur ne ferait qu'une nue
Errante au gré de l'air comme un brouillard léger ?

Un jour viendra, que seul Dieu nous fait présager,
Mais que le cours certain des astres doit produire.
Où les forces du feu, lasses de se réduire
Et d'endurer l'empire et le froid du néant,
Régneront à leur tour sur le globe béant;
Où, le feu soulevant cette écorce fragile,
La sphère éclatera comme un vase d'argile;
Où, l'onde étant détruite en un choc furieux,
L'océan tout entier fumera vers les cieux.
Par le fond crevassé des mers à l'agonie
Le feu déchainera son terrible génie ;
Par les fleuves taris, par le creux des vallons,
Ses meutes grimperont jusqu'au faite des monts ;

Des villes quelque temps flotteront sur les flammes,
Tels des vaisseaux perdus sans voiles et sans rames,
Ou ces ilots lointains d'arbustes couronnés
Qui voguent au hasard des courants étonnés ;
Puis, comme les claveaux d'une voûte rompue,
Terres, villes, croulant dans la masse fondue,
Le feu survivra seul. Et, joyeux, le soleil
Du globe incandescent saluera le réveil.

POUR UNE CONFIRMATION

Cet Esprit, invisible flamme,
Que Jésus nous avait promis,
Et qui va descendre en ton âme,
C'est l'amour du Père et du Fils.

Que cette amoureuse lumière,
Bonheur éternel de ton Dieu,
T'apprenne à lui dire : Mon Père,
Et mette ton cœur tout en feu !

Que ses dons guident sur la route
Ton esprit et ta volonté !
Sache voir le bien sans nul doute
Et le suivre avec fermeté.

Que cette solide richesse
Assure en toi la Charité
Jusqu'à la terre de promesse
Où nous attend la Trinité !

Vie étrange et toute divine
De l'amour dans un cœur pieux:
Soudain le corps n'est que ruine
Et déjà l'âme est dans les cieux !

PRIÈRE DU PÉCHEUR

PSAUME CXXIX

De l'abime mon cri monte vers vous, Seigneur.
Écoutez cette voix plaintive.
Rendez votre oreille attentive
A la prière du pécheur.

Si vous ne regardez, ô Seigneur, que nos vices,
Qui soutiendra votre courroux ?
Mais tant d'amour éclate en vous
Que j'ose affronter vos justices.

La foi de mon Seigneur assure en traits de feu
L'espoir qui couronne ma tombe.
Que de l'aube à la nuit qui tombe
Israël espère en son Dieu !

Car le Seigneur a pris en pitié notre crime ;
Le pardon coule de son cœur ;
Lui-même est notre rédempteur
Et nous arrache de l'abime.

PRIÈRE DU MORT

Mon Père, me voici. C'est avec confiance,
Qu'un fils vient en vos bras cacher son indigence :
Vous êtes riche assez !
J'ai froid : réchauffez-moi contre votre poitrine.
J'ai soif : faites-moi boire à la source divine
Où tous nos maux sont effacés.

J'ai soif, soif d'un amour enflammé. Qu'il consume
La souillure du monde et toute cette écume
De mort et de tombeau !
Que mon Maître me donne un habit convenable !
Que mon Seigneur, avant que je mange à sa table.
Me rende tout pur et tout beau !

Dieu rédempteur, Dieu fort, Dieu bon, Dieu tutélaire,
Ce pécheur ne craint plus votre juste colère :
Vous l'avez trop aimé !

4

Quand ce cœur s'est brisé sous la fatale étreinte,
Les cieux ont bien compris de quelle liqueur sainte
Votre cœur l'avait embaumé.

Quand les mille soucis qui dévorent notre âme,
Déposaient dans le jour leurs tenailles de flamme,
N'êtes-vous point l'ami
Dont les discours charmeurs ont égayé ma voie ?
N'étiez-vous point le soir le repos et la joie
Gardiens de mon seuil endormi ?

Mes enfants vous ont dit quel époux et quel père
Auprès de leurs berceaux veillait avec leur mère ;
Je l'ai lu dans leurs yeux ;
Pourtant, à votre appel j'ai répondu sur l'heure ;
Je vous ai confié les clefs de ma demeure,
Et vous ai suivi tout joyeux.

Vos soins m'ont entouré de tant de bons visages,
Où votre grâce, peinte en vivantes images,
Met un regard si clair,
Qu'il me tarde, ô Jésus, de voir votre sourire,
Et que, pour s'apaiser, cet amoureux délire
Osera braver votre éclair.

PRIÈRE DE LA SENTINELLE

Je suis seul perdu dans la nuit.
Le doute obsède ma pensée :
Est-ce mon sang qui bat mon oreille lassée ?
Ai-je, ou non, perçu quelque bruit ?

Est-ce un mort là-bas qui remue ?
Ou déjà le vent du matin
Qui fait trembler la nuit dans mon œil incertain,
Et qui vient délivrer ma vue ?

O Jésus, j'attends votre jour
Comme un guetteur attend l'aurore.
Écartez de nos yeux l'horreur qui les dévore,
Et triomphez, Soleil d'amour !

L'HOMME

PSAUME VIII

O Dieu, que votre nom resplendit sur la terre!
Vous dominez les cieux d'un éclat créateur.
L'enfant vous a loué, brisant votre adversaire,
Votre adversaire et son vengeur.

J'interroge vos cieux, œuvres de votre gloire,
La lune et les soleils que vous avez fondés :
Qu'est l'homme pour trouver place en votre mémoire ?
Ou son fils sous le toit de qui vous descendez ?

Vous l'avez établi presque l'égal des anges ;
De gloire et d'honneur couronné,
Il est le roi prédestiné
Des œuvres de vos mains, objets de nos louanges

De tous les animaux divers,
Brebis et bœufs, bêtes sauvages,
Hôtes des bois comme des pâturages,
Oiseaux du ciel, poissons des mers
Qui courent les sentiers des mers ;

L'homme est le roi de l'Univers.

O Dieu, que votre nom brille dans vos ouvrages !

LE SOMMEIL D'ADAM

La flamme du couchant dévorait les collines;
L'air s'emplissait de voix et d'haleines divines;
Toute peine semblait s'apaiser dans le soir;
La terre s'endormait, sereine et maternelle,
Et toutes les ardeurs qui bouillonnent en elle,
S'exhalaient librement comme un soupir d'espoir.

Partout l'amour vainqueur mettait sa quiétude.
L'homme-roi cependant comprit sa solitude:
Le cœur gros d'un bonheur monotone et sans fruit,
Après avoir en vain scruté toute la terre,
Il regarda le ciel, et, sentant un mystère,
Sur ses yeux fatigués il appela la nuit:

« Soleil, abaisse-toi ! Soleil, étends les ombres !
« Que les ombres des monts ouvrent aux plaines sombres
« Un abri plus profond que l'ombrage des bois !
« Que des fleuves d'oubli débordent sur le monde !
« Que mon âme se plonge et s'abîme en leur onde,
« Puisque nul être aimé ne répond à ma voix !

« Le Tout-Puissant m'a fait pour connaître l'ouvrage
« Qu'il méditait caché dans la source de l'âge :
« Je l'ai vu ; j'ai chanté ; j'ai vécu mon destin.
« Soleil, c'était le tien de m'éclairer les choses !
« Laisse-moi reposer, pendant que tu reposes
« Dans les vallons ombreux qui bornent le lointain. »

Alors la nuit tomba, pénétrante et splendide ;
Des mondes inconnus flambèrent dans le vide,
Élargissant des cieux les vastes profondeurs ;
Et, plein d'une grandeur qu'il n'avait point rêvée,
L'homme alors soupçonna son œuvre inachevée
Et s'endormit brûlant d'ineffables ardeurs.

Depuis que vous menez votre danse immortelle,
Étoiles, quelle nuit fut jamais aussi belle ?
Car l'homme chaste alors aima très puissamment,
Et la nuit tout à coup sentit dans la rosée
L'épouse près de lui sereine et reposée,
Qu'il avait de son cœur enfantée en dormant.

Astres, quand vous pressiez vos troupes infinies
Sur l'amour qui naissait, de quelles harmonies
Avez-vous cadencé le silence des cieux ?
De quels nouveaux espoirs frémissait la nature,
Lorsque vous reflétiez, en cette nuit si pure,
Sur le couple dormant la lueur de vos yeux ?

L'amour seul a semé vos ténébreuses routes
De gerbes de clarté qui s'entr'appellent toutes
Et fondent en soleils leurs épis éclatants :
Qu'ainsi la torche antique à vos feux allumée,
Passe de cœur en cœur sa vigueur enflammée
Jusqu'aux derniers confins de la terre et du temps.

Et si l'homme, banni de l'éternel partage,
Se trouve sous les cieux nu, sans autre héritage
Que ses bras et la terre immense à féconder ;
Quand l'humaine lignée, à la mort asservie,
Traînera sous le joug une accablante vie
Et vers le ciel à peine osera regarder ;

De peur qu'insoucieux des promesses du Père
Et de l'ordre établi, l'homme ne désespère
Et ne livre la race à la stérilité,
Un amour foudroyant couvera dans ses veines,
Et, dans ses os meurtris multipliant les peines,
Assumera le soin de sa postérité.

Mais, pour qu'il marche sûr et ferme dans la voie,
L'amour seul à ses maux mêlera quelque joie,
Comme un ressouvenir étrange des beaux jours ;
Et, malgré la terreur fatale de la faute,
L'épouse avec l'époux dormiront côte à côte
Dans l'ingénuité des anciennes amours.

L'amour avec la mort partage sa puissance:
L'un, gai semeur, s'en va, prodiguant la semence,
Et, sur le sol ouvert, chante avant le matin ;
Et l'autre, paysanne édentée et cupide,
Nous moissonne sans trêve en un geste rapide,
Et repétrit nos corps pour leur premier destin.
Sous leurs sceptres rivaux notre troupe dolente,
Par l'obscur des sentiers à demi chancelante,
Se hâte à flots pressés dans la nuit, jusqu'au jour
Où, par le châtiment vivante et reformée,
La race acclamera, resplendissante armée,
Le soleil triomphant de l'immortel amour.

La transparente nuit jouait sur les collines ;
L'air vibrait de parfums et d'haleines divines ;
Tout être étincelait sous le clair firmament ;
La terre souriait, heureuse et reposée ;
Près de l'homme endormi, dormait dans la rosée
L'épouse, qu'il avait enfantée en aimant.

L'AMOUR

L'amour est une fleur tremblante
Que blessent le froid et le vent ;
C'est une flamme étincelante
Qui languit faute d'aliment ;

Un ciel clair, mais le moindre orage
En assombrit les tons légers ;
Un grand lac, mais clos d'un bocage
Aux yeux comme aux bruits étrangers.

O belles ondes ingénues,
Où les âmes, comme les corps,
Doivent entrer vierges et nues,
Un mystère garde vos bords.

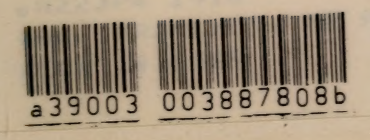
Dieu bénit qui vous considère
Plus que le repos et que l'or,
Seul bonheur de notre misère,
Seul débris de notre trésor.



AUX MONTAGNES DE L'EST

Monts d'Alsace et de Lorraine,
Pépinières de soldats,
Vous gardiez leur sainte haine ;
Vous combattez leurs combats.
Du mâle amour de la terre
Vous formiez leur caractère ;
Maintenant, de votre sol
Crevassé par cent morsures
Sanglantes de leurs blessures,
La victoire prend son vol.

TABLE


a39003 003887808b